tu seras tout à fait homme !. vois-tu, j'ai idée qu'elle te portera bonheur...

La route était solitaire. L'oiseau s'était tu. Seul, le petit ruisseau chantait dans le silence. Sur la route, sur les prés, sur les arbres, des vapeurs bleues. A l'horizon, encore du bleu.

Jean regarda Nanette : celle-ci baissa les yeux.

—Nanette ?

—Jean ?

—Sais-tu à quoi je pense ?

Point de réponse.

—Je pense que ce serait bien malheureux pour moi si je ne t'épousais pas un jour, car avec toi, je sens que je deviendrais bon... A la maison, on dit que je suis colère et méchant... mais, à la maison, quand j'étais petit, on me battait ; maintenant, on me prend tout mon argent... et ma mère répète toujours que je ne dois pas me marier, parce que je suis soutien de famille... Tu le vois, il n'y a que toi qui m'aimes bien : aussi il n'y a qu'avec toi que je puis être bon... Nanette... Nanette... tu ne dis rien... Tu pleures... Est-ce que je t'ai fait de la peine ?

—Oh ! non, Jean...

—Quel âge as-tu ?...

—Quinze ans.

—Et moi dix-huit... Maintenant je suis " piqueur " dans la mine, je gagne quatre francs par jour... Dans quelques années, si ma mère voulait....

—Jean, il ne faut pas la contrarier...

Le temps s'écoulait, embellissant Nanette, faisant grandir Jean, les gardant purs et honnêtes, l'un par l'autre. Quoique dans le pays le vieux chêne s'appelât " l'arbre de Jean et de Nanette ", personne ne jasait sur la jeune fille. Chacun la respectait, et les mineurs qui l'avaient vu naître, disait à la mère de Jean :

—Votre gars a vingt et un ans, il faut lui donner Nanette. C'est une fille bien sage, et si jolie qu'elle réjouit des yeux. Ce sera une bonne ménagère.

—Marier Jean ? Vous ne vous gênez pas ! un soutien de famille, ça ne doit pas se marier !

III

Or, un jour, depuis de longues heures, Nanette l'attendait. Il ne venait point. Jamais il n'avait manqué au rendez-vous du soir que le jour de la mort de son père. Il y avait neuf ans de cela.

Maintenant, il faisait sombre et froid. La route, dans sa robe d'hiver, s'allongeait droite, monotone et nue, sans qu'on en vit le bout, perdu sous la brume. Elle semblait l'image de l'existence vide et désolée qu'aucune affection n'accompagne. Et en regardant cette robe, Nanette pleurait.

La veille, Jean avait pleuré aussi. Sa mère ne voulait point qu'il se mariât. Oh ! jamais jamais, la grande route aride n'avait semblé si triste à la jeune fille ! Pourtant, elle ne pouvait en détacher les yeux. Un point apparut enfin. Elle essuya ses larmes. Le point grossit... puis devint trop gros, hélas ! pour être son ami... Passa la voiture du directeur de la Compagnie des mines où Jean travaillait... D'autres points surgirent successivement... des ingénieurs, des gardes-mines courant effarés... Elle prit peur, questionna.

—Le feu grisou ! crièrent-ils à l'enfant, le feu grisou là-bas, au puits No 2.

Elle poussa un cri. vit le sol tourner rapidement autour d'elle, voulut parler, demander si c'était bien vrai ce qu'on venait de dire.

Mais le chemin était redevenu désert.

Elle courut jusqu'au bout de la route sans fin et arriva auprès du puits No 2, qu'une foule compacte entourait.

—Jean ! Jean ! appelait-elle.

Mais personne ne lui répondit. Personne ne s'occupait de Jean. Ses cris se perdaient dans les cris de tous.

Pour maintenir l'ordre, des soldats se tenaient à l'entrée du puits, écartant les femmes, les enfants, les inutiles. On venait de remonter un ingénieur qui s'était évanoui en dirigeant les travaux de sauvetage, et un ouvrier mort en volant au secours de ses camarades. D'autres se présentaient pour le remplacer, et la " benne " qui montait chargée de cadavres redescendait remplie d'hommes vivants.

Nanette s'était approché : on l'éloigna.

Alors, se frayant un passage au travers des morts, des blessés, des malheureux cherchant leurs pères, leurs fils, elle pénétra dans la baraque attenant au puits, et où pendait des vêtements de mineurs.

Elle en revêtit unsans qu'on la remarquât. Puis, retournant vers le puits :

—Je veux descendre....

—Tu es trop petit.

—J'ai mon père là, je veux descendre...

—Eh bien ! descends !

Elle grimpa dans le panier suspendu. Celui-ci glissa avec une vitesse vertigineuse, emportant l'enfant au fond des ténèbres. Puis, il s'arrêta. Elle en sortit, mais elle chancelait, manquait d'air, étouffait.

Elle rencontra quelqu'un.

—Ne va pas au chantier de gauche ; tout ce qui est là meurt.

Mais si, elle irait dans le chantier de gauche, car Jean y travaillait.

—Où est-il ce chantier ?

—Devant toi !

Elle y entra, en haut se heurtant à la pierre, en bas, aux cadavres. Point de lumière. Le gaz éteignait les lampes. Il lui semblait que son cerveau se retournait sous son crâne. La pensée allait en s'obscurcissant. Nanette agissait comme dans un rêve, marchant, marchant toujours... passant la main sur des corps étendus à terre... cherchant quelque chose à leur cou. Enfin, elle sentit la médaille qui lui fit reconnaître Jean.—Bien sûr, les autres hommes ne portaient point de médaille.—Alors, attirant son ami dans ses bras, elle le traîna jusqu'à l'entrée du puits.

Là, on les mit dans la " benne ", la cloche avertissant le machiniste s'agita et on les hissa tous deux à la lumière.

Nanette s'était évanouie aux côtés de Jean, et ses cheveux déroulés flottaient sur le visage du jeune homme.

IV

Elle garda le lit longtemps. Enfin, elle en sortit, pâle, amaigrie. Mais c'était le jeudi, jour où l'on peut visiter les blessés à l'hôpital des mines. Nanette voulait voir Jean pour le consoler.

Le feu grisou avait atteint ses beaux yeux bleus : il était aveugle.

Lorsqu'elle entra dans la longue salle aux rideaux blancs, aux douleurs muettes, Jean était seul avec sa mère. Celle-ci eut pitié de Nanette, baissa les yeux, fit quelques pas en arrière pour laisser causer les enfants. Alors, se penchant vers l'aveugle, la jeune fille murmura : " C'est moi, Jean... c'est ta femme qui vient te voir... maintenant, rien ne saurait plus nous séparer et je puis te dire combien je t'aime... demande donc à ta mère qu'elle te donne à moi ! "

Une rougeur monta au visage décoloré du malade ; des larmes roulèrent de dessous le bandeau qui cachait ses yeux clos à jamais, et comme il n'osait pas accepter le dévouement de Nanette, celle-ci, s'agenouillant devant sa mère :

—Madame, donnez-moi votre fils... je vous promets de le rendre heureux !

—Dame ! ma fille, à ton gré ! Si tu ne crains pas la misère, prends-le ! Il est bien libre de t'épouser, maintenant qu'il ne peut plus être soutien de famille.

B. DE RIVIÈRE.

THEATRE-ROYAL

Le Théâtre Royal a été gratifié, cette semaine, de deux magnifiques représentations qui ont eu du succès toutes les deux. On y a joué " The Red Spidder " jusqu'à jeudi. C'est une comédie de bon goût qui a attiré beaucoup de monde tous les soirs.

Depuis jeudi on représente une autre pièce non moins attrayante " Nobody's claim," qui sera joué jusqu'à samedi soir, y compris la matinée samedi après-midi. Ces matinées sont généralement populaires, parce qu'elles permettent à une foule de personnes qui ne peuvent y aller le soir, d'y aller dans l'après-midi. " Nobody's Claim " est une excellente pièce remplie de mots d'esprit et de situations dramatiques qui tiennent constamment le spectateur sous le charme du drame.

Une excellente compagnie d'artistes de variétés paraîtra au Royal la semaine prochaine. Plus de vingt acteurs de tout genre rivaliseront à qui mieux mieux pour donner un des spectacles les plus intéressant de la saison.

QUAND ON PART SUR UNE LYRE

On cause d'une dame qui, après une existence des plus accidentées, publie romans, poèmes, articles, tout ce qui concerne son état de bas-bleu.

—A force d'ajouter des cordes à son arc, dit une bonne petite amie, elle a fini par en faire une lyre.

CHOSE RARE QUE LA RAISON

Un lycéen à son professeur de logique :

—Monsieur, à quel âge, selon vous, commence le raisonnement ?

—Vers sept ans, mon ami.

—Et la raison ?

—Généralement, jamais !

LAMENTATIONS SUR UN DÉPUTÉ

Il était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin
Et rose, il a vécu ce que vivent les roses
L'espace d'un scrutin.

UNE COINCIDENCE

Le premier gouvernement formé par Napoléon Ier Comprenant :

Bigot, ministre des Cults ;
Gordane, Président du Conseil ;
Jambon, Préfet de Mayence ;
Cochon, Préfet des *Deux Nèthes*.
Mouton, chancelier de la Toison d'Or.
Rechaut, sous-maître d'hôtel.

SANTÉ DÉSOLANTE

Entre médecins :

—Mon parent que je vous ai envoyé, n'est-il pas un peu malade imaginaire ?

—Parbleu, mon cher ! Il a une santé qui défie tous les remèdes !

COMME VOUS ET MOI

Une de nos élégantes demandait à un vieux matelot, qui revient de Chine, ce qui l'avait le plus frappé dans ce pays.

—Ce qui m'a le plus surpris, répondit-il, c'est qu'ils ont les mêmes habitudes que nous. Ainsi ils se mouchent avec leurs doigts... comme vous et moi !